

DEUX APRÈS-MIDI

QUELQUES CHOSES SUR MIKLÓS SZABÓ À L'AUBE DE SON TREIZIÈME *LUSTRUM*

A partir du début des années cinquante je donnais aux étudiants en archéologie des cours pratiques au musée. Le but était de les initier aux civilisations classiques de l'Antiquité, de leur faire prendre conscience qu'il ne faut pas les contourner quels que soient le domaine et l'époque dans lesquels on se spécialise par la suite. Conformément à cet objectif les cours se déroulaient dans l'exposition permanente de la Collection des antiquités classiques, directement en face des objets exposés. Le semestre se terminait généralement par une séance au bureau de travail durant laquelle les participants aux cours pratiques devaient décrire de mémoire les sculptures exposées dont ils se souvenaient. Je m'habituais vite au fait qu'ils se limitassent le plus souvent à la description de deux, parfois de trois statues – généralement celle de la danseuse dite de Budapest ou celle de la Tyché d'Antioche et éventuellement celle du torse de Velanideza. Mais au début des années soixante l'un des étudiants donna à ma grande surprise la description détaillée de trente statues. Ce fut ma première rencontre avec Miklós Szabó.

Peu de temps après, en 1963, László Castiglione quitta définitivement le Département des Antiquités Grecques et Romaines pour l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences. Il fallait lui trouver un successeur. A cette époque, Miklós Szabó travaillait déjà au Musée National Hongrois et il était, en vertu des études qu'il avait publiées déjà en ce temps-là, considéré comme le animateur des recherches nationales sur les Celtes, depuis longtemps endormies. Il m'était impossible pourtant d'oublier ce cours pratique d'antan. Je l'invitai un après-midi à venir discuter au musée. Il essaya de refuser le poste que je lui proposais au Musée des Beaux-Arts, prétextant que son intérêt se portait sur l'archéologie celtique dont le musée ne possédait pas de pièces. Je pris sur l'étagère le livre aujourd'hui considéré comme un classique et d'une importance initiatrice de Paul Jacobsthal, le *Early Celtic Art*. Après un article rédigé dix ans auparavant, il y essayait pour la première fois de donner une interprétation de l'art celtique et de reconstruire son histoire. Je lui montrai les quelques phrases de la Préface dans lesquelles l'auteur explique comment il osait pénétrer la chasse gardée de la préhistoire tout en faisant de l'archéologie classique. « Chaque chose appartient à qui sait en jouir » – commence-t-il en français, puis il raconte (comme il le fait ailleurs plus amplement) qu'un après-midi d'hiver très froid et marqué par la famine, en l'année 1921, il étudiait à Stuttgart les vases grecs, dont il était déjà le spécialiste internationalement reconnu. « I was attracted by the painted Attic cup from the Klein Aspergle chieftain-grave » – continue-t-il – « not because of its beauty or its importance for the history of Greek vase-painting – it was a third-rate piece –, ... what struck me was the fact that a Greek cup had been found in this Hyperborean country, and the gold plaques of a strange style mounted on it ». Le double problème venait de là : d'une part la relation entre la Méditerranée et la région transalpine, d'autre part la notion même d'art celtique. Le chemin vers la compréhension totale de l'art celtique – et par là même de l'archéologie – passait donc à travers la connaissance de l'héritage des cultures classiques. Les arguments d'un après-midi vieux de quatre décennies atteignirent cet après-midi-là leur but : Miklós Szabó accepta l'offre.

Celle-ci fut suivie d'une coopération de deux décennies dont nous nous souvenons tous les deux avec nostalgie. Les expositions organisées ensemble à partir des matériaux du musée, des mosaïques de Tunis, des trésors d'or des Scythes, de l'héritage antique de la Bulgarie ; les guides écrits ensemble ; les histoires écoutées ensemble aux pieds de Genthon ; notre discussion hebdomadaire sur les revues et les livres nouveaux ; les rencontres aux concerts, surtout aux soirées de musique moderne ; les entretiens sur la littérature, les arts, sur tout. J'appris de lui à voir avec les yeux d'un archéologue, à rechercher la fonction originelle des objets et les rapports qu'ils entretiennent entre eux, lui, peut-être à considérer l'objet en soi comme une œuvre d'art, indépendamment de son contexte originel. Aucun de nous deux ne défendit ses propres positions, nous cherchâmes ensemble le moyen d'approcher le plus possible de la vérité. Notre entente était également parfaite au sujet de la recherche sur l'Antiquité, qui n'a de sens que lorsqu'elle entretient et nous entretenons un dialogue productif avec notre ère.

C'est pour cela qu'il choisit – dans sa connaissance profonde de la Collection des antiquités classiques tout entière, qui ne lui posait pas beaucoup de difficultés – les terres cuites archaïques de Béotie comme sujet de ses recherches aboutissant à une thèse, conscient du message qu'elles avaient à délivrer à l'art moderne. Il ne devint pas infidèle aux Celtes, mais il ne prit pas non plus la connaissance des cultures méditerranéennes et surtout de la culture hellénique comme un chemin menant à eux. De cela témoignent très bien les rapports – toujours rassemblés et classés – qu'il envoyait de ses séjours de boursier en Grèce : des témoignages toujours sages, mais sincèrement touchés, sur les paysages, les atmosphères, les heures passées dans la bibliothèque et surtout sur les gens et les sites antiques. Avec sa faculté d'entrer en contact avec les gens et son don remarquable pour les langues, il établit des relations d'amitié avec la plupart des chercheurs grecs et étrangers s'occupant des recherches sur les Hellènes. On reconnut vite que sa connaissance et son talent le rendait apte à participer aux grands programmes de recherche et de fouilles – il suffit de renvoyer ici à ses activités à Delphes, à Délos, en Béotie et à sa coopération continue avec les archéologues français.

Celui qui porte un regard autour de soi, non seulement dans la vie intellectuelle de son pays, mais dans un cercle plus large, est capable d'apprécier le fait que notre coopération de deux décennies se passait dans une harmonie parfaite : au cours de ces vingt ans je ne me souviens que d'un seul cas où nous n'arrivâmes pas à nous mettre d'accord, mais c'était à propos d'un roman français qui venait de paraître. C'est que l'on pouvait compter sur Miklós Szabó pour toutes les tâches qui s'imposaient au musée : il ne considérait rien comme indigne de lui. Cela ne se rapporte pas seulement aux obligations administratives, des achats à l'inventaire des photos, mais plus encore à l'aspect scientifique de ses tâches. Il n'oublia jamais au cours de ses séjours à étranger d'étendre les relations de notre bibliothèque. Avant tout, on pouvait toujours compter sur lui lorsque le Bulletin du musée avait besoin d'articles ; il ne manquait jamais de thèmes et ne cherchait pas d'excuses en alléguant d'autres occupations. Entre-temps, sa monographie sur les terres cuites archaïques de Béotie, écrite sur la base de rencontres directes – évoquées avec délices dans ses lettres – avec les objets originels, arriva à sa maturité. Sa version anglaise et les études s'y rapportant constituent une base de référence pour l'archéologie classique internationale.

Après deux décennies d'une vie de musée, il eut la possibilité d'entrer à l'université auprès de son ancien professeur, András Mócsy, dont plus tard il devint le successeur. Son choix était compréhensible et face à l'université il n'avait pas d'alternative. Notre rapport officiel prit fin et pour nos relations personnelles nous avions peu d'occasions, mais chaque fois nous continuions la conversation là où nous l'avions interrompue en 1984. Il n'était pas infidèle à sa vie de musée, non plus à l'art grec. Il devint un chercheur de premier plan, reconnu internationalement dans le domaine des recherches celtiques. Ses monographies, ses études, sa participation aux fouilles de Bibracte sont partout appréciées. Mais présenter ces deux décennies n'est pas mon devoir : je n'écris pas une nécrologie, mais des souvenirs personnels. Il me faut encore ajouter que d'après le témoignage des comptes rendus qu'il écrit toujours régulièrement, son intérêt une fois éveillé pour l'art grec et les problèmes liés à sa recherche ne s'éteignit jamais. Je le ressentis personnellement lors de notre voyage commun à Chios, il y a dix ans.

Une dernière chose encore pour finir. Récemment il me rendit visite dans mon bureau au musée ; durant la conversation je lui montrai la photo d'un chasseur à cheval en terre cuite sur lequel je voulais écrire un article. Il me dit – à une distance de deux décennies : « Ah ! celle dont le revers porte des traces du vernis noir ». Ces deux après-midi sont inséparablement liés. Et c'est le mérite de Miklós Szabó.

J. Gy. Szilágyi

Musée des Beaux Arts

Dózsa György út 41, H-1146 Budapest, Hongrie